

LE MESSAGE

THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET ADMINISTRATION
aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 33 ⁕ 7 OCTOBRE 1920
Paraissant le 7 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

Le Féminisme en 1671.

J'avais trouvé un petit bouquin précieux, dans une de ces vieilles bibliothèques provinciales, que le temps a respecté, et qui ne connurent jamais déménagements, ni trafics. Reliures presque uniformes, cuirs et parchemins ornés aux petits fers, d'or vieillis, s'alignent dans une monotonie reposante. J'y avais puisé un petit livre fort curieux, lorsqu'un article de journal m'apprit qu'en Amérique, grâce à de nouveaux décrets, neuf millions de suffrages de femmes concourraient à l'élection du Président futur de la République Nord Américaine.

Le livre que j'avais découvert semblait être sorti d'un long sommeil pour en écouter la nouvelle.

Sa première page portait : « De l'Egalité des Deux Sexes ». — « Discours physique et moral ». — *Où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés* et plus bas à Paris, chez Iban du Puis, rue Saint-Jacques, à la Couronne d'Or M. DC. LXXVI (avec privilège du Roy).

Que pensait-on en 1671 de la question qui reste encore pendante dans la patrie de notre auteur ? Les arguments sont identiques. Plus de trois siècles ont passé sans qu'ils aient été entendus. Nous sommes tout d'abord prévenus que « les opinions diverses n'étant fondées que sur l'intérêt ou sur la coutume », il faut rechercher comment se produisit celle qui a rapport à l'inégalité des sexes.

Les femmes nous dit l'auteur *ont été assujetties par la loi du plus fort...* Les hommes remarquant qu'ils étaient les plus robustes, et « *que dans le rapport du sexe, ils avaient quelque avantage de corps, se figurèrent qu'il leur appartenait en tout. La conséquence n'était pas grande pour les femmes au commencement du monde. Les choses étaient dans un état très différent d'aujourd'hui, il n'y avait point encore de gouvernement, de science, d'emploi, ni de religion établie. Et les idées de dépendance n'avaient rien du tout de facheux.* »

Mais vint un moment où les familles s'agrandirent, où les besoins se faisaient plus nombreux, l'homme devint chasseur, querelleur, il n'y eut plus moyen d'acquérir des biens qu'en prenant ceux d'autrui; les femmes furent regardées comme inférieures parce qu'elles avaient moins de force physique. Par la violence et la conquête, les Etats se fondèrent, les guerriers dictèrent les lois, se distribuèrent les charges, pendant que les femmes éloignées du carnage et de la guerre furent considérées comme n'étant capables *qu'à contribuer à la conservation des Royaumes, qu'en ayant à les peupler.*

Pourtant dit notre auteur à la suite de raisonnements fort spéciaux il faut conclure que l'esprit n'a point de sexe.

Si on le considère en lui-même l'on trouve qu'il est égal et de même nature en tous les hommes, et capable de toutes sortes de pensées ; les plus petites l'occupent comme les plus grandes, il n'en faut pas moins pour bien connaître un ciron qu'un éléphant... C'est Dieu qui unit l'esprit au corps de la femme, comme à celui de l'homme, et que l'y unit par les mêmes Lois. Ce sont les sentiments, les passions et les volontés, qui font et entretiennent cette union et l'esprit n'agissant pas autrement dans un sexe que dans l'autre, il y est également capable des mêmes choses.

La femme est donc propre à toutes les sciences, à toutes les fonctions ; elle a droit à la politique, à la jurisprudence et si elle étudiait, dans les Universités avec les hommes elle pourrait prendre le titre de Docteur, et de Maître en Théologie et en Médecine, etc.

❖

Il y a quelques jours je traversais un grand centre industriel et minier, mon regard fût attiré par un groupe de travailleurs qui construisaient un remblai pour une voie de chemin de fer ; la pelle à la main ils remuaient une terre noire, charbonneuse. Tous semblaient aussi solides, aussi actifs, mais en m'approchant d'eux je vis que la plupart portaient de larges culottes et avaient des visages de femme.

Serait-ce là ce qu'attendent les hommes de France pour vaincre leur *Préjugés* séculaires ; faudra-t-il que la femme perde le charme de sa grâce, qu'elle ne puisse conquérir l'égalité civile qu'au prix de l'égalité des muscles ?

Puisse un jour la loi de l'Esprit remplacer la loi de la Force !

L'Univers est-il éternel ?

On se propose de donner ici la réponse de la Science moderne à cette grave question : L'Univers est-il éternel ? Les forces de la nature ne tendent-elles pas, au contraire, à s'épuiser ? L'Univers ne vieillit-il pas ?

Pour comprendre les considérations suivantes, le lecteur est prié de se reporter à « Dégradation de l'Energie et Pralaya » dans le « *Message* » du 7 août 1920. Dans cet article on a vu que du fait de la dégradation de l'énergie on devait conclure à la *mort certaine de l'Univers*. Mais si l'Univers existait depuis un temps infini, cette mort aurait dû certainement s'établir. Donc *l'Univers aurait commencé*. A première vue, il semblerait ainsi, en vertu du Principe de Carnot, que l'Univers n'est pas éternel : il a commencé, il doit finir. On retrouverait les enseignements de la Bible. Mais un éminent savant suédois, Svante-Arrhénius a émis depuis quelques années des idées géniales, montrant comment sans être « violé » le Principe de Carnot peut être tourné, et autorisant à penser que *l'Univers est éternel*.

Voici le résumé de la théorie d'Arrhénius.

Il résulte des propriétés des gaz que, malgré la gravité, les atmosphères des astres doivent peu à peu s'évaporer; les gaz les plus légers sont les premiers à partir; il y a donc un triage des molécules. Celles-ci vont dans l'espace, où la matière est très raréfiée, où elles sont en quelque sorte isolées et constituent autant de petits projectiles; elles ne se dirigent plus au hasard, mais vont où les conduisent les forces orientées (gravité, forces électriques.) Quand elles étaient réunies en masse, leur énergie était de la chaleur, mais du moment qu'elles ont été triées et qu'elles se sont éparpillées dans l'espace, l'énergie n'est plus dégradée, elle s'est élevée au rang de « travail ». Or cet effet doit se produire surtout dans les gaz très raréfiés des nébuleuses. Quand les nébuleuses reçoivent de la chaleur, les parties superficielles perdent celles des molécules qui ont acquis les plus grandes vitesses. Les molécules finiront par être captées par d'autres astres, contribuant ainsi à entretenir *leur rayonnement*.

Mais ce n'est pas tout : il y a encore un mécanisme merveilleux qui permet la régénération de l'énergie dans les nébuleuses. *Homer Lane* a démontré qu'une masse gazeuse, peu *dense*, soumise *aux forces d'attraction* (gravité) jouit de propriétés singulières : Quand on lui donne de la chaleur, elle se dilate, et *alors elle se refroidit;* inversement, si elle perd de la chaleur, sa température s'élève, sa chaleur spécifique est négative. Ce résultat peut sembler paradoxal, et pourtant il est *rigoureusement exact*.

Imaginons alors deux masses de gaz très raréfiés à des températures différentes : *conformément au principe de Carnot*, la plus chaude cèdera de la chaleur à la plus froide, mais en même temps elle s'échauffera, tandis que la plus froide se refroidira davantage : la différence des températures sera ainsi *augmentée*.

Les choses peuvent se passer ainsi jusqu'à ce que les gaz aient acquis une certaine densité. Ensuite, la chaleur spécifique devient positive et la dégradation de l'énergie se produit.

En résumé, l'énergie se dégrade dans les soleils, et dans les systèmes solaires, mais elle se régénère dans les nébuleuses qui sont des mondes en formation. Les mondes meurent pour faire place à des mondes nouveaux.

Sans doute, la théorie précédente n'indique pas un cycle complet de l'énergie, elle montre seulement comment l'Univers, sans violer le Principe de Carnot, peut échapper à la dégradation de l'énergie. Ce résultat est suffisant pour autoriser à penser que le *cycle de l'Evolution peut réellement se fermer*, par un mécanisme qu'il est impossible à la Science actuelle de préciser mais dont elle soupçonne quelques traits. Il est donc légitime de *croire* que *l'Univers est éternel*, que son évolution décrit un *cycle perpétuel*, cycle sans commencement ni fin.

La Science tend donc à confirmer cet enseignement du Bouddhisme : *L'Univers n'a pas été créé mais évolué.*

A. AMIEL.

Variétés.

Paroles divines.

L'homme qui, se conformant au code de l'honneur généralement reçu et admis, se condamne lui-même pour le salut d'une cause honorable, s'apercevra peut-être un jour qu'il a ainsi réalisé ses aspirations les plus hautes.

L'égoïsme et l'absence de renoncement sont les obstacles les plus grands sur le sentier de l'adeptat.

K. H.

(Lettres de Maîtres de la Sagesse. Page 51)

N'est-il pas émouvant de relire ces lignes vénérées alors que le Maire de Cork s'éteint par un sacrifice volontaire. Il ne s'agit point de prendre parti dans le conflit Irlandais, Il s'agit d'exalter la lutte pour un idéal, quelqu'il soit, si cette lutte est sacrifice. Qui donc, parmi nous, peut être assez insensé pour se porter garant de la bonté absolue d'une cause, si cette cause n'est pas manifestement divine ?

Voyez la force de l'élan de tout un peuple vers un idéal de sacrifice. Vie prolongée au-delà de toute vraisemblance, énergie secondée par les pensées et prières de tous les fidèles.

Puisse-t-on s'inspirer dans nos rangs de cette tactique de dévouement de don de soi-même, et de solidarité mentale. Nous qui ne luttons pas pour un pays, pour une foi particulière, mais pour le bien, non seulement de l'humanité, et de tout ce que nous concevons du monde, quelle ne serait pas notre force. Force déjà invincible quand nos pionniers n'étant, il y a quanrante ans, que deux êtres sans argent, de santé parfois chancelante ont pu, on s'en apercevra bientôt, jeter les semences d'une immense moisson nouvelle.

Mais, dira-t-on, le colonel Olcott et H. P. B. étaient de si grands êtres.

Les Maîtres nous répondent à chaque instant : « nos affections ne von tpoint aux personnes, mais seulement à leurs bonnes actions et à l'humanité en général » (p. 67).

On ne saurait trop méditer, dans la S. T. ces écrits de nos Mahatmas, dont l'inspiration nous évitera bien des erreurs dans la lutte sacrée devenue pour nous obligatoire à un si grave moment de l'histoire de l'humanité.

X.

"Cerveau et Conscience" chez Bergson

(d'après " *l'Energie Spirituelle* ")

Pour Bergson le cerveau constitue *le point d'insertion de l'esprit dans la matière;* sa fonction est de maintenir sans cesse l'esprit en contact avec les réalités; en un mot il est l'organe de « *l'attention à la vie* ».

Néanmoins, dit Bergson, « celui qui pourrait regarder à l'intérieur d'un cerveau en pleine activité, suivre le va-et-vient des atomes, et interpréter tout ce qu'ils font, bien qu'il saurait sans doute quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit, n'en saurait cependant que peu de chose. Il en connaîtrait tout juste ce qui est exprimable en gestes et mouvements du corps, ce que l'état d'âme contient *d'action en voie d'accomplissement, ou simplement naissante* : tout le reste lui échapperait.

Il serait vis-à-vis des pensées et des sentiments qui se déroulent à l'intérieur de la conscience, dans la situation du spectateur qui voit distinctement tout ce que les acteurs font sur la scène, mais n'entend pas un mot de ce qu'ils disent. Sans doute le va-et-vient des acteurs, leurs gestes et leurs attitudes, ont leur raison d'être dans la pièce qu'ils jouent, et si nous connaissons le texte, nous pouvons prévoir à peu près le geste; mais *la réciproque n'est pas vraie,* et la connaissance des gestes ne nous renseigne que fort peu sur la pièce, parce qu'*il y a beaucoup plus dans une fine comédie que les mouvements par lesquels on la scande.* »

Pour Bergson, le cerveau se borne à traduire en mouvements *une petite partie seulement* de ce qui se passe dans la conscience. C'est un organe de « *pantomime* » et de pantomime seulement. Son rôle est en quelque sorte de mimer *la vie de l'esprit* qui le déborde de toutes parts.

De même que la symphonie dépasse de tous côtés, dit-il, les mouvements du bâton du chef d'orchestre qui la scandent, de même la vie de l'esprit dépasse la vie cérébrale.

Ainsi donc, l'opinion de Bergson est qu'*il y a infiniment plus dans une Conscience humaine que dans le cerveau* correspondant à cette conscience. Pour lui, « *le cérébral n'est pas l'équivalent du mental.* »

« Eussions-nous même des instruments capables de grossir des millions de millions de fois autant que ceux de nos microscopes les plus puissants, pour observer à travers le crâne, ce qui se passe dans un cerveau qui travaille, et assister ainsi à la danse des molécules, atomes et électrons dont l'écorce cérébrale est faite; possèderions-nous même la table de correspondance entre le cérébral et le mental, ou quelque sorte de dictionnaire permettant de traduire chaque figure, de la danse en langage de pensée et de sentiment, nous ne pourrions pas pour cela lire tout ce qui se passe dans la Conscience correspondante à ce cerveau, car *le cérébral n'est pas l'équivalent du mental.* »

Suivant Bergson, quelque scientifique que puisse paraître l'hypothèse qui tend à s'accréditer d'un *parallélisme entre le cérébral et le mental, les états cérébraux ne sont nullement l'équivalent de la représentation.*

« Comme si l'on avait le droit, dit-il, *de convertir un rapport de solidarité en une relation d'équivalent à équivalent !* »

« La présence ou l'absence d'un écrou peuvent faire qu'une machine fonctionne ou ne fonctionne pas; s'ensuit-il que chaque partie de l'écrou corresponde à une partie de la machine, et que la machine ait son équivalent dans l'écrou ? »

« Un vêtement n'est pas solidaire du clou auquel il est accroché; il tombe si l'on arrache le clou; il oscille si le clou remue; il se troue, il se déchire si la tête du clou est trop pointue; il ne s'ensuit pas que chaque détail du clou corresponde à un détail du vêtement, ni que le clou soit l'équivalent du vêtement; encore moins s'ensuit-il que le clou et le vêtement soient la même chose. Ainsi *la Conscience est incontestablement accrochée à un cerveau,* mais il ne résulte nullement de là que *le cerveau dessine tout le détail de la Conscience,* ni que la Conscience soit une fonction du cerveau. »

Pour démontrer que le cerveau ne détermine pas la pensée, Bergson compare très ingénieusement le premier à un cadre, la seconde à un tableau.

« Posez le cadre, dit-il, vous n'y placerez pas n'importe quel tableau; le cadre détermine quelquechose du tableau, en éliminant par avance tous ceux qui n'ont pas la même forme et la même dimension; mais pourvu que la forme et la dimension y soient, le tableau entrera dans le cadre. De même, pourvu que les actions relativement simples, — gestes, attitudes, mouvements, soient bien celles que le cerveau prépare, l'état mental s'insérera exactement dans l'état cérébral; mais il *y a une multitude de tableaux différents qui tiendraient aussi bien dans ce cadre.* Par conséquent, le cerveau ne détermine pas la pensée. »

Pour ce qui est de la pensée, Bergson voit qu'elle est essentiellement « *un changement continuel et continu de direction intérieure,* lequel tend sans cesse à se traduire par des changements de direction extérieure, c'est-à-dire par des actions et des gestes capables de dessiner dans l'espace *les allées et venues de l'esprit.* »

Bergson qui voit la conscience accrochée au cerveau de même qu'un vêtement l'est au clou, ne juge pas pour cela qu'un cerveau soit indispensable à la conscience.

On se tromperait gravement, selon lui, en attribuant la conscience aux êtres vivants qui ont un cerveau et en la refusant aux autres.

« Ne devons-nous pas supposer, dit-il, que si au sommet de l'échelle des êtres vivants la conscience se fixe sur des centres nerveux très compliqués, elle accompagne le système nerveux tout le long de la descente dans la série animale descendante; lorsque les centres nerveux se simplifient et se séparent les uns des autres, et que lorsque la substance nerveuse vient enfin se fondre dans une matière vivante encore indifférenciée, la conscience s'y éparpille elle-même, *diffuse et confuse, réduite à peu de chose, mais non pas tombée à rien ?...* Car, de haut en bas de la vie animale, nous voyons s'exercer, quoique sous une forme de plus en plus vague à mesure que nous descendons davantage, « *la faculté de choisir,* » c'est-à-dire de répondre à une excitation déterminée par des mouvements plus ou moins imprévus. »

Pour Bergson, le cerveau est un *carrefour où l'ébranlement venu par n'importe quelle voie sensorielle, peut s'engager sur n'importe quelle voie motrice.* Il est pour cette raison « *un organe de choix* ». Mais, à côté de cet organe de choix qu'est le cerveau, Bergson voit *le choix* lui-même. Ce choix, c'est *la conscience.*

En principe, pour Bergson, la conscience étant coextensive à la vie, tout ce *qui est vivant pourrait être conscient.* Et, bien que, dit-il, pour savoir de science certaine si un être vivant est conscient ou non, et à quel degré, il faudrait *pénétrer en lui, coïncider en lui, être lui,* néanmoins il juge que, suivant toutes probabilités, les êtres vivants sont conscients dans la mesure *où leurs mouvements résultent de leur décision et impliquent un choix.*

« *L'être vivant choisit, ou tend à choisir* ». Et « *vivre, c'est essentiellement se concentrer sur l'acte à accomplir* ».

Il voit dans le mouvement et dans l'*action*, c'est-à-dire dans le sens du *risque* et de l'*aventure* le développement de la conscience avec ses degrés croissants de profondeur et d'intensité.

Suivant lui, c'est en orientant notre pensée vers l'action, en l'amenant à préparer l'*acte* que les circonstances réclament, que le *cerveau canalise et limite la vie de l'esprit.*

Maintenant, par quoi la conscience se caractérise-t-elle, pour Bergson ?

— Elle se caractérise avant tout, par la mémoire. « Toute *conscience est conservation et accumulation du passé dans le présent, dit-il.* La mémoire peut manquer d'ampleur, elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver; mais la *mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas.* »

Bergson trouve que la conscience se caractérise ensuite par l'attention à préparer l'avenir qu'il appelle « *anticipation de l'avenir* ». La Conscience s'occupe surtout de *ce qui va être.* Notre destination est de vivre, d'agir, et la vie et l'action *regardent en avant.* Ainsi Bergson pense que l'avenir nous appelle, nous tire à lui, *est cause que nous agissons, ce qui lui fait dire que toute action est un empiètement sur l'avenir.* » Pour lui, attendu que dans l'état de sommeil, la conscience est *sans aucun souci de la vie,* c'est-à-dire de l'*action à accomplir,* la Conscience est d'autant mieux *équilibrée* qu'elle est plus tendue vers l'action.

Bergson appelle le passé « *un éclaireur de l'action* ». Il pense que « le passé ne revient à la conscience que dans la mesure où il peut aider à comprendre le présent et à prévoir l'avenir. » En un mot, « la Conscience qui *s'étend avec la vie* est, pour lui, *un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera; un pont jeté entre le passé et l'avenir.* »

Cette mémoire et cette *anticipation* sont pour lui *la conscience même* et lui prouvent en outre que *Conscience* est synonyme de *choix.*

Enfin, de ce que suivant ses constatations, Bergson trouve que la Conscience ou « *choix* » déborde *l'organe de choix le cerveau* » et par conséquent *tout l'organisme* (corps physique), il conclut qu'il est naturel de penser que *l'âme survit au corps.*

M. BLOSSIER.

Méditation.

— : Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : —

Le lac dort au pied de la montagne et dans son calme miroir elle se reflète.

Mais comme tout est illusion, il semble que le lac soit si profond que la montagne y ait plongé avec sa tête en bas.

Tout ce qui est bas se reflète au ras du sol; tout ce qui s'élève vers le ciel, et que le soleil colore de ses premiers et de ses derniers rayons, s'enfonce dans l'eau profonde, pour y mettre une clarté, qui sans cette image n'y luirait jamais.

Mon enfant, la vie de nos âmes, profonde aussi, ne s'illumine jamais qu'à la clarté des plus hautes pensées, jamais la lumière n'y apporte sa beauté et sa chaleur, que si nous y laissons le calme, ne fut-ce que celui de la résignation, qui permet aux rayons spirituels d'éclairer notre humaine obscuration.

Au bord du lac, comme à chaque jour de la vie se reflète tout ce qui est proche, mais il faut ou gravir les flancs escarpés qui mènent au sommet, ou plonger le regard au fond du miroir, pour trouver la lumière céleste par quoi tout s'irradie.

ANCILLA.

Réorganisation Sociale suivant l'antique pensée Hindoue

par BHAGAVAN DAS

(*Fin*).

Elévation du Caractère Humain.

La Science peut-elle élever le caractère humain à un niveau supérieur ? Nous ne dirons pas ici que ce changement puisse être opéré par l'éducation, mais par une méthode bien comprise de l'organisation sociale, en tous les domaines de la vie en commun, par l'application aux affaires humaines de la Science de l'Esprit ou Métaphysique, de la Science de l'Ame Humaine ou Psychologie, et de la Science de la Nature Humaine ou Psycho-physique...

Nous devons créer des conditions favorables à tous, rendre l'organisation de la Société plus raisonnable; il est inutile de désirer que chaque être humain puisse être dirigé par des motifs purement altruistes, ce qu'il nous faut c'est un système dûment combiné d'égoïsme et d'altruisme, limitant le premier et encourageant le second, un système qui régularise les désirs naturels humains, mais qui ne les abolisse pas. Tout le monde doit recevoir une éducation cultivée et chacun une éducation spécialisée suivant sa vocation, qui le rende apte à remplir dans la Nation la fonction qui répond à son tempérament et ses capacités. Tous doivent avoir le moyen de mener une vie confortable, et chaque individu doit être récompensé dans la mesure du service qu'il rend, pourvu qu'il accomplisse bien les devoirs de sa charge. Aujourd'hui il en est qui réclament pour eux tous les bénéfices, quel que soit le travail qu'ils aient fait; à l'avenir il faudra renoncer à cela. La question sera : « Que préférez-vous faire et gagner ? Vous ne pouvez tout faire et tout gagner. »

Ce remède qui est une répartition soigneuse et systématique des différents genres de travail et de leur gain respectif, entre les quatre types humains, est en accord avec les faits, et la justice naturelle. Un changement de carrière doit être rendu possible, en cas d'erreur ou de transformation de point de vue.

Nous pouvons déjà voir dans un pays comme l'Angleterre par exemple, ces divisions naturelles avec leurs avantages. L'Archevêque de Canterbury, le Lord-Chancelier, l'Archevêque de York, tous hommes de pensée n'ont pas de pouvoir officiel, peu de richesses, mais jouissent par contre d'une grande considération.

Les agents de l'autorité, les hommes d'action ont comparativement à leur grand pouvoir peu de considération et peu de richesses. Les grands commerçants et marchants, les hommes de désir gagnent d'énormes richesses, mais ils reçoivent moins d'honneurs et ont moins de pouvoir. Chaque classe a par rapport aux autres une jalousie naturelle et n'admet pas d'incursion dans son domaine spécial; un homme de loi par exemple ne peut avoir d'autre profession que la sienne.

Le seul moyen de convertir cette jalousie naturelle en une coopération mutuelle et de contrebalancer les droits par les devoirs, les privilèges par les responsabilités, les honneurs par une certaine pauvreté, le pouvoir par le danger couru de diriger le peuple, la richesse et la charité par l'obligation d'entretenir les institutions publiques pour le bien du peuple, le travail par les loisir et les jeux. C'est ainsi, seulement, que l'esprit de fraternité pourra s'établir avec succès. Mais l'unité organique des quatre types est un principe plus

Après nous y avoir fait entrer, il nous y retient par les charmes et les joies que nous commençons d'abord à y goûter, et qui nous font bientôt oublier ceux de l'intérieur, qui sont aussi calmes et aussi paisibles que les autres sont agités et turbulents. Après qu'il nous a retenus dans ces régions extérieures il nous y enfonce, pour ainsi dire, à demeure, par le venin de notre propre contemplation, et par le funeste organe de l'œil de nos semblables, qui ne s'étant pas plus établis que nous dans leur intérieur, portent leurs fausses influences sur nos imprudentes manifestations, et nous entraînent d'autant plus par là dans l'obscurité et dans le mensonge, en réveillant en nous toutes les affections opposées à l'affection simple, tranquille, humble, égale et durable que nous aurions reçue par la voie directe de notre intérieur, du moment que par nos sages précautions nous l'aurions laissé ouvrir en nous.

Car ce ne serait point abuser nos semblables, que de leur dire combien l'œuvre véritable de l'homme se passe loin de tous ces mouvements extérieurs. D'après les principes posés ci-dessus nous sommes placés sous l'aspect de la divinité même, c'est-à-dire que nous reposons sur une racine vive qui doit opérer en nous toutes nos régulières végétations; ainsi qu'il y ait autour de nous; et même par nous, des faits extérieurs et hors du cours ordinaire de la nature, bien plus, qu'il y ait une nature et un monde, ou qu'il n'y en ait pas, notre œuvre doit toujours avoir son cours, puisque notre œuvre est que Dieu dans nous soit tout, et nous rien, et puisque, dans les faits mêmes purs et légitimes qui peuvent s'opérer, ce ne sont pas les faits qui doivent s'apercevoir et mériter nos hommages, mais le Dieu seul qui les opère.

Parmi ces voies secrètes et dangereuses, dont le principe des ténèbres profite pour nous égarer, nous ne pouvons

nous dispenser de placer toutes ces extraordinaires manifestations, dont tous les siècles ont été inondés, et qui ne nous frapperaient pas tant, si nous n'avions pas perdu de vue le vrai caractère de notre être, et surtout si nous possédions mieux les annales spirituelles de notre histoire, depuis l'origine des choses.

Dans tous les temps, la plupart de ces voies ont commencé à s'ouvrir dans la bonne foi, et sans aucune espèce de mauvais dessein de la part de ceux à qui elles se faisaient connaître. Mais faute de rencontrer, dans ces hommes favorisés la prudence du serpent avec l'innocence de la colombe, elles y ont opéré plutôt l'enthousiasme de l'inexpérience, que le sentiment à la fois sublime et profond de la sainte magnificence de leur Dieu, et c'est alors que le principe des ténèbres est venu se mêler à ces voies, et y produire cette innombrable multitude de combinaisons différentes, et qui tendent toutes à obscurcir la simplicité de la lumière.

Dans les unes, ce principe de ténèbres ne forme que de légères taches, qui sont comme imperceptibles, et qui sont absorbées par la surabondance des clartés qui les balancent; dans les autres, il y porte assez d'infection pour qu'elle y surpasse l'élément pur. Dans d'autres, enfin, il établit tellement sa domination, qu'il devient le seul chef et le seul administrateur.

Des écrivains zélés et véhéments nous ont montré, dans la constitution de l'univers, une des voies qui servent d'instrument à ce principe de ténèbres pour propager ses illusions. Ces écrivains ont rendu par là aux nations égarées le plus grand service qu'elles pussent attendre, et elles ne peu-

elles ne seraient pas vraies si, dans tous les faits qu'elles rapportent, dans toutes les prophéties qu'elles contiennent, et dans toutes les merveilles qu'elles manifestent, elles laissaient quelque chose à la gloire humaine des individus, et qu'elles n'offrissent pas clairement le but exclusif de l'universelle domination de la suprême et jalouse vérité.

Or, sous tous ces rapports, les écritures saintes viennent à l'appui de la nature de l'homme, de la destination qu'il a reçue par son origine, et de l'objet qui doit être le seul terme de tous ses mouvements.

Elles le montrent comme ayant été appelé à être l'image et la ressemblance de Dieu, à dominer sur tous les ouvrages de la puissance divine, à subjuguer la terre et à la remplir, à donner aux êtres les noms qui leur conviennent, et tout ceci, en le plaçant sous l'œil même de la divinité, comme devant correspondre directement avec elle.

Depuis sa chute, elles ne cessent de le rappeler à ce poste primitif, et de lui promettre que s'il suit avec zèle et avec courage les lois et les ordonnances que la sagesse suprême lui envoie pour son soulagement, l'éternel sera son Dieu, et l'homme sera le peuple de l'éternel.

Elles ne cessent de l'avertir des pièges que doivent lui tendre les habitants de cette triste demeure qu'il occupe aujourd'hui; elles ne cessent de lui peindre, sous mille formes et avec les accents les plus expressifs, toutes les entreprises qu'ils feront contre son bonheur, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'entraîner avec eux dans leurs abominations, et à le faire entrer au service de leurs idôles.

Elles lui peignent, sous les signes les plus humiliants l'état de détresse où le conduira l'oubli de son Dieu, et sa négligence à ne pas se défendre des prestiges de ses ennemis enfin, elles nous le peignent comme étant assez cher à l'amour divin, pour que cet ineffable principe de toutes choses se soit lancé après lui, comme après sa propre pensée, pour le soustraire aux poisons meurtriers auxquels il s'était exposé par son crime, et même pour payer en notre nom cette dette de résignation dont nous sommes tous comptables à la justice souveraine.

Car ce fleuve de l'amour divin, dans lequel nous avons puisé la naissance, ne peut jamais cesser de couler pour nous régénérer en lui; de même qu'ici bas le cœur de l'homme de bien ne se tarit point pour ses frères, malgré toutes leurs injustices, et serait toujours prêt à tout souffrir pour eux s'il pouvait, à ce prix, leur rendre le goût de la vertu, de même le fleuve éternel de la vie ne s'est point tari lors de notre crime, il s'est seulement réduit et rétréci, en nous condamnant à ne manger qu'à la sueur de notre front le pain de vie que nous aurions dû manger, non sans travail, mais sans fatigue.

Ce fleuve s'est accru progressivement par les diverses alliances qu'il a faites avec l'homme en différents temps; enfin, il a repris toute son étendue, en venant remplir pour nous la loi de notre condamnation que nous refusions de remplir nous-mêmes, et lorsque, transformant de nouveau toutes ses puissances en notre nature d'homme, il s'est laissé couvrir par les puissances terrestres, de tous les signes de la dérision, et que, couronné d'épines, meurtri de coups, souillé de crachats, abandonné de tous, il a souffert qu'on

vent mieux faire, que de méditer soigneusement ce trait de lumière. Il leur révélera clairement la source des abominations, et des erreurs religieuses qui ont attiré autrefois, sur des peuples célèbres, les vengeances éclatantes de la colère divine; et elles pourront y puiser les connaissances les plus vastes et les plus utiles pour nos temps modernes, qui, sous ce rapport, ressemblent, plus que l'on ne pense aux temps anciens. Ainsi, cette clef étant déjà livrée à l'intelligence des hommes, nous pouvons nous borner, dans cet écrit, à considérer les fruits de ces régions ténébreuses, qui ont égaré tant de mortels, et à parcourir tant les différents signes auxquels on peut les reconnaître, que les déceptions qui sont réservées à ceux qui s'en nourrissent.

V

Ce qui peut servir dans ces manifestations ou dans ces mouvements extérieurs à discerner le faux, c'est lorsque les œuvres, qui en résultent, sont, pour ainsi dire, des ombres d'œuvres, des œuvres de surface, et par conséquent trop peu vivifiantes pour se lier au plan du grand œuvre de Dieu, qui est de nous rappeler à notre centre interne où Dieu se trouve, au lieu de nous subdiviser dans les centres externes, fragiles, ténébreux ou corrompus, où Dieu ne se trouve pas; c'est lorsque les missions des envoyés ont un caractère vague, confus, indéterminé; c'est lorsque ces envoyés sont subordonnés à des arbitres incapables de les juger, et qu'ils concourent par là à la ruine de leur œuvre même en soumettant leurs lumières à des conducteurs, à qui ces lumières sont étrangères c'est lorsque les prophéties de ces mêmes envoyés offrent, indépendamment de ces caractères incertains, celui de s'écarter de la destination naturelle de l'es-

prit de l'homme, que nous avons reconnu ci-dessus pour le premier signe et le premier témoin de la divinité, et qui, malgré qu'il soit bien loin d'être ici-bas au niveau de ses privilèges et de ses clartés originelles, ne peut cependant jamais faire un seul pas assuré, qu'à la lueur de la faible étincelle qui lui en reste.

Car, s'il doit être le signe et le témoin de la Divinité il ne remplirait donc pas sa destination naturelle, s'il n'était que le signe ou le témoin de l'esprit et des anges, que le signe et le témoin des puissances de la nature soit célestes, soit terrestres, que le signe et le témoin de l'âme des morts : bien plus, si après s'être annoncé comme étant le signe et le témoin de la lumière divine, il ne devenait, par ses démarches inconsidérées, que le signe et le témoin d'un homme ignorant, ou que le signe et le témoin des actions ténébreuses et corrompues. (Eh! qui ne frissonnerait pas en apercevant avec quelle profusion et avec quelle confusion toutes ces erreurs et tous les dangers qui les accompagnent peuvent s'introduire dans les voies extraordinaires ?) Enfin, c'est lorsque toutes ces voies extraordinaires ne trouvent point à s'appuyer solidement sur les écritures saintes.

Car les écritures saintes elles-mêmes ne seraient pas vraies, si elles ne déposaient pas en faveur de ce caractère divin et distinctif de l'homme, dont il peut se reconnaître lui-même comme étant revêtu par la main du suprême auteur des êtres; elles ne seraient pas vraies, si elles n'appelaient pas l'homme à être le signe et le témoin de la divinité même, si elles ne ramenaient pas l'âme humaine à ce seul but, en lui peignant les maux et les ténèbres qui l'attendent, si elle se rend le signe et le témoin des Dieux des nations; enfin

le montrât publiquement armé d'un roseau pour sceptre, et que l'on dit de lui aux yeux des nations de la terre : *ecce homo*, voilà l'homme, voilà l'état où il a été réduit par le crime primitif et par toutes ses prévarications secondaires.

C'est par cet aveu humiliant que la justice a rouvert pour nous toutes les portes de l'amour, puisque c'est à cet instant que les suites du péché de l'homme ont été manifestées et dénoncées par l'homme lui-même. Sans cet aveu, la mort de l'homme réparateur aurait pu paraître une injuste atrocité, et la miséricorde divine un caprice.

Les écritures nous tracent donc avec exactitude le lit qui a servi au fleuve vivifiant de l'amour, pour arriver depuis la montagne sainte, jusques dans notre être, et leur témoignage nous doit être d'autant moins suspect, que l'âme de l'homme n'a pas besoin de les prendre pour preuve de tous les principes qu'elle peut lire en elle-même à tous les moments, puisque ces principes sont antérieurs aux écritures; mais elles peuvent lui offrir sans cesse un appui solide et une nourriture salutaire, et comme telles, elles entrent au nombre des moyens qui nous sont donnés pour juger les manifestations en général.

Servons-nous donc ici de tous ces principes que nous venons de présenter, et faisons-en l'application à ces voies extraordinaires, dans lesquelles l'erreur se glisse si aisément avec la vérité, pour nous arrêter dans notre carrière, et suivons la marche du principe des ténèbres, au milieu de ces merveilles qui nous étonnent et des trésors qui nous environnent.

Les voies et les dons partiels ont pu et pourront avoir lieu

térieures, et qu'il ne prend jamais la précaution de venir la poser sur la racine vive, ou sur la parole intérieure, le seul foyer qui puisse animer toutes nos paroles vraies, puisque c'est là seulement où se trouve la parole vivante et créatrice de toutes les paroles; enfin c'est qu'il oublie continuellement que les plus précieuses des vérités qu'il puisse connaître, sont de nature à ne pouvoir être exprimées que par des pleurs et par le silence, et que la bouche *matérielle* de l'homme n'est pas digne de les prononcer, ni son oreille corporelle de les entendre.

Aussi, par ses imprudences universelles, l'homme est plongé perpétuellement dans des abîmes de confusion, qui deviennent d'autant plus funestes et plus obscurs, qu'ils engendrent sans cesse de nouvelles régions opposées les unes aux autres, et qui font que l'homme se trouvant placé comme au milieu d'une effroyable multitude de puissances qui le tirent et l'entraînent dans tous les sens, ce serait vraiment un prodige qu'il lui restât dans son cœur un souffle de vie, et dans son esprit une étincelle de lumière.

Quels avantages ne donnons-nous dont pas, par nos légèretés à ce principe de ténèbres, qui cherche aussi à étendre son règne en imitation de la vérité. Pour peu que nous nous prêtions à cette faiblesse secrète, qui nous porte tous à chercher hors de nous les appuis que nous ne pouvons trouver qu'en nous, et pour peu que nous cessions d'être aussi naturels, aussi vrais et aussi simples que des enfants au milieu des faveurs supérieures qui nous sont encore quelquefois accordées ici-bas, et aux missions spirituelles et divines dont il nous est possible d'être chargés, dès l'instant, le principe des ténèbres nous aide lui-même à nous jeter de plus en plus dans ces régions extérieures.

élevé que la fraternité; l'idéal qui entre en jeu est l'humanisme, non le nationalisme. Son vrai symbole est le corps, avec la tête, les bras, le tronc et les jambes; personne n'essaye de marcher sur ses mains ni de tenir une épée avec ses pieds. Tous les membres doivent être nourris également, toutes les parties souffrent quand l'une d'elles est endommagée; il en est de même dans l'organisme social.

Ce qu'il faut c'est un Etat où les quatre types d'hommes, chacun dans son propre domaine, puissent être convenablement équilibrés par une juste assignation des *droits* aussi bien que des *devoirs;* où chacun puisse recevoir la récompense de son travail suivant son propre mérite.

Conte qui n'en est pas un.

Le bon Jardinier, le mauvais Génie, les Fleurs et le Canal.

Non loin d'une ancienne cité Grecque qui appartient aujourd'hui à l'Italie, vivait, au VI[e] siècle avant J.-C., un maître-jardinier dont l'amour pour ses plantes était tel que le souvenir qu'il laissa parmi les hommes est encore présent à la mémoire d'un grand nombre.

Dans le jardin dont le maître-artisan avait la charge se multipliaient les fleurs des espèces les plus variées, des plus communes aux plus rares, et nul, mieux que lui, ne connaissait les besoins immédiats de la rose, du lys, de l'œillet, du lilas, ou de la fauve belladone.

En protecteur attentif et tendre, le maître avait façonné des canaux servant à irriguer la Flore qui se désaltérait de l'eau pure d'une source voisine appelée « Amor »; et c'était une joie unique, pour quiconque s'aventurait par là, de contempler ce jardin merveilleux où la Bonté le disputait à la Beauté.

Le jardinier, cependant, avait de gros soucis; il avait constamment à lutter contre le Génie malfaisant « Errare » dont les fleurs avaient souvent à souffrir.

Un jour, l'artisan remarquait qu'un rosier sur lequel il fondait les plus beaux espoirs — car les roses du maître vivaient généralement beaucoup plus que l'espace d'un matin — avait perdu ses plus beaux sujets et menaçait de périr rapidement. Il rechercha la raison de ce dépérissement, mais en vain; le rosier mourut avant qu'il put trouver la cause du mal.

Le lendemain, ce fut le tour d'un massif d'œillets — des œillets qui pouvaient vivre cent ans et plus !

Inquiet et chagrin, le bon jardinier résolut de veiller nuit et jour afin de contrôler les promenades d'Errare qu'il soupçonnait. Or, un soir, il surprit le Génie malfaisant penché sur un canal dans lequel il versait un liquide noir et visqueux, que le maître artisan reconnut aussitôt pour être le poison « Desiderare ».

Aprsè la fuite du mauvais Génie, le jardinier s'approcha du canal et constata que l'onde limpide d'Amor s'était changée tout à coup en une eau boueuse et putride, tandis que de hautes herbes et des ronces gigantesques envahissaient soudainement le malheureux conduit.

Sans s'attarder à des lamentations stériles, le maître-ouvrier reconnut, au contraire, que, seule, son imprévoyance avait permis à l'acte coupable d'Errare de se manifester, et, afin de mettre le canal en état de résister, désormais, à l'action du poison Desiderare, il sema, à profusion, dans le branchement d'Amor, après avoir procédé au défrichement et à l'assainissement nécessaire, le lotus blanc d'Egypte qui préserve et soutient.

Et s'adressant au Canal — car le Maître-Artisan avait le pouvoir divin de se faire comprendre de toutes choses — il recommanda :

— Je te comble de la fleur de Sagesse; aux approches possibles d'Errare, il te suffira de faire appel à l'action défensive de l'attribut d'Isis qui te gardera. Tu es nécessaire à la vie de ma Flore, mais il faut que la communication que tu représentes soit constamment pure. N'oublie pas que ta responsabilité est grande.

L'esprit du Canal répondit :

— Maître, je ne suis qu'un indigne instrument et tu m'as fait le grand honneur de me choisir comme facteur de la Vie. Je n'aurai garde d'oublier.

— Va, reprit le Bon Jardinier, achemine les eaux d'Amor et souviens-toi que si tu perdais de vue mes instructions, ton existence même serait destinée à la destruction et qu'au lieu de collaborer avec moi tu ne servirais plus que la cause du Malin, d'autant plus puissamment que ta voie est plus large et plus profonde...

La vie belle et saine reprit bientôt dans le jardin du Maître.

Mais le Genie Errare qui se tient difficilement pour battu, revint nuitamment et à la dérobée, vers le Canal, et se manifestant à son esprit sous la forme d'un scarabée d'or, il tint ce perfide langage :

— O stupide Canal! Tu ne vois donc pas combien ton rôle est ridicule ?... Les fleurs que tu abreuves de l'eau vive d'Amor accueillent les papillons qu'elles adorent... Vois cette jolie rose que tu aimes et que tu combles de tendres attentions, *ne se pâme-t-elle pas, en ce moment,* sous les regards d'un papillon aux attitudes apprises de jeune prêtre officiant et extasié ?... Bon! le papillon angélique s'est envolé vers une tulipe voisine, sans souci de ce que peut advenir du cœur de la rose ainsi délaissée... mais, regarde, le séraphin est remplacé par un bombyx... tout à l'heure ce sera le tour de quelque phalène crépusculaire... Ne vas-tu pas punir l'ingratitude de cette rose ? Laisse-moi verser dans ton sein l'élixir « Zélos »...

— Arrière! s'écria le Canal expérimenté, assagi et réconforté par l'assistance du Lotus Blanc. Peu me chaut que ma Rose ne sache pas que le papillon, même angélique, n'est qu'une chenille métamorphosée. Tôt ou tard, elle s'apercevra bien que les apparences sont trompeuses... Je veux continuer à lui servir l'eau pure d'Amor. Je ne recherche ni la gratitude, ni le succès — pas plus que je ne voudrais d'un amour exclusif. Je suis l'intermédiaire qui doit, qui veux servir le Maître, par amour pour Lui, par amour pour les fleurs qui ne font qu'un avec moi-même. Plutôt que de charrier le poison de la jalousie ou de la vengeance, je ne serai que l'instrument de l'Unité; n'importe si la souffrance vient m'assaillir; car je sais, aujourd'hui, que, sans elle, je ne pourrais passer d'un stade de l'évolution à un stade plus élevé. Il ne s'agit pas d'ailleurs de jouir, mais de collaborer à l'œuvre du Maître-Jardinier et de servir la Loi. J'ai dit.

Jamais plus le jardin du Maître-artisan n'eut la fatale visite d'Errare qui partit ailleurs, en quête d'autres canaux à corrompre et d'autres fleurs à flétrir.

A. C.



A propos d'une belle œuvre dramatique

(*La Mort Enchaînée*, de Maurice Magre)

Un de nos amis vient de remporter un éclatant succès au Théâtre Français, avec *La Mort Enchaînée* — écrite et reçue il y a près de sept années, bien avant que son auteur ne fut devenu membre de notre chère S. T.. — mais donnée au public seulement il y a quelques semaines, pour la première fois.

Maurice Magre est certes loin d'en être à ses débuts. Il a déjà écrit six volumes de vers, six ouvrages en prose, et *La Mort enchaînée* est sa treizième œuvre dramatique. Nous avons tout lieu de croire que la quatorzième et que ses septièmes ouvrages de poésie et de prose marqueront un grand pas dans son évolution vers la plus haute pensée.

Toujours généreux, trahissant, par la nature des symboles auxquels il se plaît, par la forme de ses visions, l'occultiste né, Magre a toujours dédaigné les triomphes faciles; incapable d'aucune défaillance vis-à-vis de l'idéal adopté après de profondes réflexions, il peut avoir commis des erreurs; elles furent toujours sincères, et l'ont conduit jusqu'au seuil de nos enseignements.

La Mort enchaînée est une œuvre d'une haute inspiration. Son succès prouve que le public est heureusement las des formules médiocres auxquelles s'obstinent nos entrepreneurs de spectacle — et il prouve également que le moment est venu où le théâtre peut redevenir un moyen grandement efficace par lequel la pensée de nos Maîtres pourra s'ouvrir un chemin vers les cœurs les plus tristes.

❖

La Mort enchaînée est un conte dont le héros est Sisyphe. Ce roi est une figure de la Grèce légendaire, d'une sorte de préhistoire dont il est actuellement admis de considérer les héros comme des images un peu excessives, taillées à grands traits. Sous cette *forme*, dans une œuvre symbolique, il faut savoir chercher l'idée.

Ce roi « est un homme qui pense... compare, examine... »
Les dieux, là-haut,...
Rêvent en paix, un grand danger, sans qu'ils le sachent
Les menace. Penser, comme c'est merveilleux...

C'est par sa pensée et sa magie qu'on lui connaît le pouvoir de capturer la messagère des dieux, Argé. Par elle, il enchaînera la Mort qu'Ouranos lui envoie pour le châtier d'avoir gardé sous sa protection et aimé une jeune fille que ce dieu convoitait.

Les dieux de cette légende dramatique sont des entités avides d'offrandes, brutales, sans foi ni bonté. Ils symbolisent la superstition humaine. Sisyphe les a défiés, et il en vient chaque fois aisément à bout : non seulement il enchaîne la mort, mais celle-ci ayant été délivrée par une naïve enfant, il succombe; de nouveau il sait se jouer des divinités de l'Hadès, et remonte bientôt des enfers.

A première vue, Sisyphe paraît fait d'orgueil et de passion; mais sa vraie nature est la bonté. L'amour de l'humanité l'arme contre la superstition et la terreur qu'inspire cette mort qu'il rend impuissante pour ce qu'il croit être le bonheur de tous, pour lequel il donnerait volontiers sa vie. Son fils et sa jeune femme s'aiment. Il en souffre, mais sa jalousie est pleine de noblesse :

« Quel mystère que l'amitié
L'amour, l'appel secret d'êtres qui se ressemblent.
...pour moi le plus rare des dons
Serait de les sentir heureux de ma présence. »

Plus tard, convaincu de leur faute, il est contraint de lire dans les yeux de ses enfants :

« ...Je vois en effet l'épouvante,
Et l'insomnie, et le remords qui les tourmente,
Le cortège des désespoirs silencieux,
Oui, je vois leur pauvre âme.... j'ai pitié d'eux »

Ce troisième acte est d'une grandeur très émouvante. Sisyphe remonte des enfers, et, sur le point de reprendre sa couronne et son règne, y renonce, pour rentrer par un sacrifice dans la loi commune, sous les exhortations de sept vieillards, étrange vision astrale, qui s'attachent à ses pas, et sont les Mânes de ses aïeux spirituels, les amis de l'Humanité, ravisseurs du feu, inventeurs de bienfaits. N'est-ce pas la réincarnation qui est affirmée dans la conclusion de cette légende dramatique ? Sisyphe craint que la mort ne soit la fin de la lutte, de l'effort, les Mânes lui répondent « Bien au contraire, tu recommenceras ! »

Et Sisyphe s'écrie :

J'ai compris le mystère...
Car les Morts, en tordant la nuit, en la tissant,
Filent dans les enfers le ciel bleu des vivants.

Toute l'action est, en quelque sorte, encadrée par les airs de flûte de Pan, le chèvrepieds. Trouvaille d'artiste et de penseur. Pan couronne de fleurs la petite esclave enchaînée, elle qui est tout amour et sacrifice :

... Et tu peux porter tout l'amour du monde
Dans ces quatre fleurs que j'aurais tressées.

Et c'est lui qui dégage la signification vraie de ce poème dramatique, par ce cri du poète, indiquant la recherche ardente du dieu intérieur encore ignoré :

Moi dans ma flûte, j'ai mis une prière
Mais pour quel dieu, cela je l'ignore.

M-E-C.

L'Éducation Nouvelle

(*Exposé de quelques nouveaux principes d'Education par Mme Van den Houten (déléguée Belge) au Congrès de la Fraternité Théosophique pour l'Education, tenu à Paris, 4, Square Rapp, le 10 juillet 1920*).

Nous voulons plus de liberté à l'Ecole.

Nous voulons remplacer la contrainte par la liberté, l'obéissance passive par la discipline volontaire, l'esprit moutonnier par le self-government.

Nous voulons cette liberté pour l'enfant lui-même tout d'abord, afin que toutes ses potentialités puissent se manifester, ses tendances apparaître — afin que nous puissions cultiver ses qualités; ses talents innés et le préparer à une fonction sociale en rapport avec ses aptitudes. Nous souhaitons cette liberté pour le plus grand bien de la communauté, afin que plus tard, lorsque l'enfant sera appelé à y prendre une place, il puisse se servir pour le bien de tous de la liberté toujours plus grande dont les citoyens jouissent sous un régime démocratique.

Nous aspirons aussi à plus d'idéalisme dans nos écoles et à une morale qui s'inspire de la fraternité. Nous voudrions à l'école, non seulement initier les enfants aux lois de justice, mais leur apprendre à aimer et à servir leurs semblables. Nous voudrions leur apprendre à collaborer, à s'aider l'un l'autre.

Nous avons aussi inscrit à notre programme l'*Education intégrale*. Il est temps que le bourrage des crânes cesse et fasse place à une éducation qui permette l'épanouissement de l'être complet — physique, intellectuel et moral — et prépare l'enfant à sa vie civique et sociale.

Il faudra que l'école fournisse à l'enfant et à l'adolescent

les moyens de *s'exprimer*, reconnaisse le besoin qu'à tout enfant, de *faire des choses* comme dit Dewey et adopte un régime basé sur l'activité des enfants.

Nous n'oublierons pas non plus d'éduquer les émotions des enfants; l'école doit être un milieu où la beauté règne.

Ces principes appliqués judicieusement créent une atmosphère de joie, de vie, d'activité heureuse qu'il est difficile de décrire. L'école apparaît sous un aspect nouveau, ce n'est plus l'école caserne, l'école froide comme une citerne comme disait un de vos journalistes, l'école où le meuble unique le pupitre, ne permet à l'enfant qu'à croiser les bras et à écouter. L'école devient une communauté où chaque enfant a sa part de travail, sa part de responsabilité, où filles et garçons s'initient ensemble à leurs devoirs, où chacun collabore au bien-être de tous par ses aptitudes spéciales, ses talents particuliers, où l'on fait en commun l'apprentissage de la vie.

La rivalité y fait place à la coopération.

Le rôle de l'éducateur y est, non pas de réprimer mais de guider vers le bien toutes les activités de l'enfant.

Mme Ensor vous parlait tantôt du self-government, vous ne pourriez croire quel entrain cette réforme apporte à l'école — combien elle développe la faculté de discernement, le pouvoir d'organisation, l'esprit de prévoyance.

Un jour, à l'école où j'ai vécu quelque temps, les gamins décidèrent d'élaborer les règles à observer et se choisirent un président. La première fois, celui qui avait le plus de faconde fut élu mais on s'aperçut bientôt qu'il n'avait ni fermeté, ni esprit de conciliation et on le pria de démissionner. La deuxième fois, le choix fut plus heureux. Ne croyez-vous pas que les gamins se rappelleront cette expérience quand il s'agira de voter plus tard ?

Le règlement fut rédigé et recopié sur un carton enjolivé de dessins et suspendu au mur de la chambre à coucher. Tous les soirs, il était lu et ceux qui avaient enfreint les règles étaient rappelés à l'ordre. Tout cela se faisati naturellement. C'était un examen de conscience régulier et spontané.

J'ai connu un gamin qui fréquentait en Ecosse une école ordinaire. Quand je lui demandais : Quoi de neuf à l'école? Quelles leçons intéressantes? Il me répondait invariablement « Rien de bien nouveau ». Arriva le moment où l'instituteur adopta le self-government. L'attitude du gamin changea totalement. Il retournait chez lui, impatient, de communiquer les résultats du nouveau régime. Un jour, il jette cette phrase : Notre président c'est une moule, il ne fait pas observer les règlements, il devra démissionner. Le nouveau régime avait transformé le milieu pour le gamin. L'école était devenue un endroit où il n'était plus un être passif. Il y trouvait l'occasion de développer une faculté, un pouvoir. Il était devenu un agent actif. Cette expérience l'intéressait beaucoup plus que tout ce qu'on lui enseignait dans les livres.

Il en est ainsi de toutes les réformes nouvelles que nous préconisons. L'Ecole dont je vous parlais compte des filles et des garçons. J'y ai eu l'occasion d'apprécier la co-éducation bien entendue, car là où l'enseignement n'est pas uniquement livresque, où des activités physiques, des jeux, alternent avec les leçons plus abstraites, où une grande liberté est admise, la co-éducation n'a que des avantages. S'agit-il d'exécuter les travaux du jardinage ? Immédiatement s'établit une juste répartition du travail, les garçons accomplissent les travaux lourds, les filles s'attèlent aux travaux plus patients. Garçons et filles gagnent une juste notion de leurs qualités différentes et apprennent qu'ils ne peuvent que gagner à collaborer. Ils se rendent comptent que leurs aptitudes sont différentes, mais ils savent aussi qu'en raison de ces différences ils sont utiles l'un à l'autre. Il s'établit entre filles et garçons une camaraderie franche et sincère qui est charmante. Depuis qu'ils sont petits, les gamins apprennent à avoir des égards pour les fillettes. Ils surveillent plus leur tenue et leur langage.

Le temps me manque pour entrer dans beaucoup de détails. Je tiens pourtant encore à dire que nous avons fondé un groupe en Belgique qui a inscrit à son programme la totalité des réformes préconisées.

Notre groupe rencontre beaucoup de sympathie chez les éducateurs éminents du pays.

Tous nous sentons que l'ancien régime a failli, la déroute est dans les esprits, on cherche de nouvelles directives, des bases pour une organisation nouvelle, pour une société meilleure et comme toujours, c'est vers l'enfant que nous nous

---

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par Maria CRUZ *(Suite)*

J'ai visité le musée à Albert Hall.

Le bâtiment est moderne, mais beau. On y voit de tout : estampes de Raphaël et de Michel-Ange, gravures d'après Rembrandt : panneaux Dieulafoy; et l'Acropole, et l'Alhambra. Il y a une collection de Bouddhas et de dieux hindous; des émaux, des pierreries et une curieuse collection de statuettes en terre coloriées, représentant non seulement les mœurs et les métiers hindous, mais jusqu'aux crimes et aux faits divers célèbres. Une espèce de musée Grévin en petit. Si on avait le temps de l'examiner en détail, on connaîtrait, par le menu, l'Inde et ses secrets. Déjà, à Lahore, j'avais vu quelque chose de ce genre, mais pas aussi complet. On voit les habitations malsaines, les tortures des ascètes, les exercices des hathayoguis, les meurtres et leurs châtiments. On avait ouvert le musée exprès pour moi, car c'était dimanche. Malgré cela j'ai passé rapidement : la chaleur était accablante. Mais le charme de Jaipur est la ville même, le bazar. Figurez-vous que les rues sont larges, *propres* et admirablement pavées : les boulevards parisiens ne les dégotent pas! Les maisons, ajourées et sculptées, sont toutes peintes de la même couleur de fraise, avec des ornements blancs qui semblent des guipures. Les tréteaux des marchands sont proprement alignés sur la chaussée. On ne voit, on ne sent ni saleté ni misère. Et la foule grouillante, parée des couleurs les plus inimaginablement éclatantes, semble porter une lanterne ou un soleil sous les turbans et les saris. Vous ne pouvez pas concevoir la violence de ces oranges, de ces bleus, de ces écarlates et de ces roses! Et l'ensemble est harmonieux. Dans les cases du bazar, on n'aperçoit ni fumée, ni graillon : rien que le flamboiement d'étoffes invraisemblables de couleurs, à facettes et à reflets. Les fruits et les légumes eux-mêmes ont l'air d'être émaillées. Les amoncellements de babouches brodées rayonnent comme des astres. Les teinturiers sèchent leurs étoffes en les promenant dans les rues, déployées au vent comme des bannières. Des voitures de toute sorte, des chameaux et des éléphants se croisent : c'est amusant à l'œil et reposant à l'odorat, car c'est à peine si quelques légères bouffées de bouse de vache brûlée rappellent les odeurs locales, et on pourrait même dire qu'à si petite dose, c'est du parfum. Bref, j'ai été enchantée de Jaipur, et j'ai envoyé plus d'une pensée attendrie à celui que la Providence avait chargé de me rappeler à mon devoir.

tournons, c'est sur la génération nouvelle que nous fondons tous nos espoirs.

Nous voulons une école plus libre, plus rationnelle, plus vivante, plus joyeuse, plus fraternelle et surtout plus idéaliste.

Quelques mots sur un petit livre.

C'est un livre petit — quelque 150 pages — mais riche d'idées. Le théosophe qui l'écrivit y résume, avec une concision, qui n'enlève rien à leur substance, deux gros ouvrages de Jean Reynaud : « *L'esprit de la Gaule* » et « *Terre et Ciel* », ouvrages qui, vieux de plus d'un demi-siècle, apparaissent d'une utilité actuelle.

Au moment où, dans un chaos indescriptible, fermentent tant d'idées — les plus folles et les plus sages, — voilà qu'une fois de plus on nous révèle la doctrine de la Sagesse Antique telle que la Théosophie la proclame et telle que la connurent les Druides. Réincarnation, Karma, Responsabilité, Liberté, aucune de ces vérités vitales ne fut inconnue de la très vieille France. Bien mieux, elles furent la doctrine même qu'enseignait le pouvoir spirituel d'alors : les Druides.

Et que d'heureuses suggestions offre cet opuscule à nos esprits anxieux au milieu de la mêlée tragique où nations, classes et croyances, se heurtent comme pour offrir à notre génération une épreuve incomparable.

Certes, la science sociale n'est pas née au XVIIIe siècle et les tentatives méritoires des philosophes des deux derniers siècles pour l'édifier semblent bien incomplètes comparées à la synthèse religieuse et sociologique qui nous est présentée ici.

Trouver des chefs en renonçant au hasard de l'hérédité et sans recourir aux incohérentes fantaisies de l'élection, créer une aristocratie ouverte à tous les mérites à quelque rang de l'échelle sociale qu'ils se manifestent, n'est-ce pas le but où tendent nombre de penseurs contemporains?

Eh bien, cette *syncratie* qui fond en une organisation sociale supérieure aristocratie et démocratie, fut la sociologie même des Druides. Avoir à la tête de l'Etat un pouvoir spirituel non entaché de cléricalisme, qui enseigne le peuple, conseille les chefs de la Cité, concilie, par la seule autorité morale les intérêts particuliers, autre rêve réalisé, lui aussi, par ces mêmes Druides.

Les théosophes goûteront ce livre qui leur permettra de reviser leurs convictions en les classant.

Pas un Français ne le lira sans y trouver une nouvelle raison d'aimer la France, créatrice de valeurs morales, de sagesse et d'idéal, initiatrice des peuples à la Liberté.

Eugène TOZZA.

Cours et Conférences

Le Quartier Général de la S. T., la bibliothèque et la Salle de Lecture sont ouverts depuis le 1er octobre.

Dimanche 17 octobre, *Conférence publique* à 4 heures : Théosophie et Sociologie, par M. Eug. Tozza.

Samedi 25 octobre, à 5 heures : Suggestion et auto-suggestion dans l'Education, par M. Coué.

Dimanche 7 novembre, à 4 heures, *Conférence publique* par M. G. Chevrier.

RÉUNIONS OUVERTES :

Branche Volonté, tous les mercredis à 8 h. 30.

Branche Studio, tous les samedis à 4 h. 30, à partir du 23 octobre.

Le Cours de mardi par Mlle Blech, en 25 leçons, sera donné tous les mardis à 5 heures, à partir du 9 novembre.

Le Cours du jeudi soir sera donné par Mlle V. Reynaud en 18 leçons tous les 15 jours à 8 h. 30 de novembre à fin juin.

Les réunions de *l'Ordre de l'Etoile d'Orient* reprendront en novembre. Elles auront lieu les 2e et 4e lundis à 5 h. — les 1er et 3e lundis à 8 h. 1/2 du soir.

La Directrice-Gérante : M. BERMOND. *Imp. Ed. Julien - Albi*

Udaipur, qu'on m'avait tant vanté, m'a désillusionnée d'abord parce qu'il n'a pas répondu à l'image que je m'en étais créée. Mais dès que je suis parvenue à me débarrasser de mes idées préconçues, j'ai admiré de toutes mes forces. J'ai aussi eu le tort de jeter mon premier coup d'œil sous le grand soleil, lorsque je ne pouvais même pas enlever mes lunettes vertes. Les palais blancs — hélas trop blancs, car ils sont blanchis à la chaux! — se reflétaient dans un lac d'indigo, qui me donnait plutôt l'impression du lac Majeur que de Venise, en mille fois plus intense. Mais il faut les voir au coucher du soleil, lorsque cette chaux infâme perd sa couleur cadavérique, et que les marbres et les pierres deviennent pareils à du vieil ivoire, ou prennent la transparence dorée de l'ambre. Alors c'est réellement fantastique et imposant. J'y ai passé près d'une heure en contemplation. Il y avait des moments si solennels, si imposants, que je me sentais frémir de la tête aux pieds. Lorsque le voile d'indigo de la nuit fut tombé, on aurait cru que, dans le silence, — le grand silence, car il n'y avait pas une barque — les pierres allaient parler. J'ai fait beaucoup d'études comparées des crépuscules : ceux d'ici sont saisissants, enivrants comme une drogue : on boit le ciel. Mais il faut venir aux Indes pour comprendre ces choses et pour savoir ce que c'est que la couleur; et il n'est pas étonnant qu'en ce pays on vieillisse vite et qu'on s'use en un clin d'œil. C'est trop fort, et traître parce que trop doux. Il y a un an que nous nous sommes quittées, et dans ces douze mois j'ai vécu tant de vies! Que de changements de décor, Seigneur! C'est avec une grande joie que je compte d'abord vous retrouver, et ensuite me plonger dans les demi-teintes au moins pour quelque temps.

XIII

Adyar, novembre 1913.

Nous voici donc rentrées à Adyar! et j'en suis bien heureuse. Ne comptez pas sur moi cependant pour la causerie dont vous me parlez. J'en suis incapable. Tout le monde n'est pas conférencier ni « causeur »; et on n'est tenu qu'à travailler avec les instruments dont on dispose. Mais j'écrirai tout ce qu'on voudra, et dès mon retour je me mettrai au livre. Je voudrais bien savoir quelle idée émise par moi vous a permis de faire du bien à quelqu'un? Parce que si je connaissais cet enfant de mon cerveau, je pourrais l'employer à mon tour.

(*à Suivre*).